# ESSAI

## SUR L'OPINION,

*Considérée comme une des principales causes de la Révolution de 1789.*

# TABLE

## DES CHAPITRES.

*De l'opinion en général.*

*De l'influence de l'opinion.*

*Du danger de choquer l'opinion dominante.*

*Du raport des opinions particulieres avec l'opinion dominante.*

*De l'art d'établir une opinion dominante ſur un objet.*

*De l'art de ſe ſervir de l'opinion dominante.*

*Concluſion.*

# DE L'OPINION
## EN GÉNÉRAL.

L'OPINION *est la reine du monde ;* il n'y a perſonne qui n'ait ſouvent répété cet axiome, depuis l'étonnante révolution qui vient d'ébranler la France, juſques dans ſes fondemens ; cette révolution n'eſt que le réſultat d'une opinion dès long-tems conçue, lentement communiquée, & propagée avec exploſion dans toutes les têtes, par l'acte de deſpotiſme apparent (1) qui oſa la choquer.

J'écris ſans ordre, ſans méthode, au gré de mes idées, qui ſe preſſent & s'accumulent ſur cet objet.

Le beſoin d'écrire, naît de celui de penſer.

Les paſſions gouvernent les hommes ; l'opinion qui en eſt le fruit, doit, ſelon moi, ſe diviſer en deux eſpeces principales & bien diſtinctes, que chacun ſent

(1) Le raſſemblement de l'armée auprès de Paris.

en ſoi ; ſavoir, l'opinion dominante, à laquelle on cede, & l'opinion particuliere de chaque individu. La premiere naît d'une maſſe quelconque de préjugés ; la ſeconde a preſque toujours pour ſource & pour baſe, l'intérêt perſonnel & la vanité.

Comment définiroit-on l'opinion dominante ? Il me ſemble qu'elle n'eſt autre choſe qu'une conformité ſecrete de penſées, de maniere de voir, de ſentir, entre pluſieurs individus, ſur le même objet.

L'opinion tient au Gouvernement ; elle en dépend tant qu'elle ne le change pas ; c'eſt elle qui régne ſouverainement, qui gouverne tous les eſprits ; & quand le tems ne la détruit pas, il ne fait que l'affermir : que ſa baſe ſoit réelle ou fictive, qu'elle porte ſur la raiſon ou ſur la folie, elle ne s'établie pas moins avec force, & ſon empire eſt également puiſſant.

Parcourez tour-à-tour les peuples ſauvages, ou les nations les plus policées, vous trouverez par-tout une maſſe quelconque de préjugés, d'opinions reçues, d'autant plus reſpectable, qu'elle eſt l'enſemble, la réunion incalculable du ſentiment, & de la volonté de chacun.

Le ſentiment devient en quelque ſorte pour chaque *individu* , une propriété , une émanation de ſoi , ( ou du moins qu'on croit telle ) & à laquelle on tient par ſa ſource même.

Cependant , rarement notre opinion vient entiérement de nos propres réflexions ; ( je dis même chez les plus grands hommes ) preſque toujours elle nous fut communiquée ; on nous commande les préjugés dès notre enfance , on catéchiſe notre raiſon , on la crée ; il en réſulte dans l'âge mûr un corps d'opinions que les eſprits actifs analyſent eux-mêmes , & que les eſprits pareſſeux adoptent ſans les juger.

Dans ces deux cas , on tient également à celle à laquelle on s'eſt fixé.

Domine-t-elle un eſprit auſſi borné qu'inactif ; il ſait ſi peu la ſource de ce qu'il croit , de ce qu'il penſe , que d'oſer ſeulement y réfléchir , la diſcuter avec lui-même , lui paroît un crime.

Gouverne-t-elle au contraire un eſprit médiocre , mais ardent , ſans pouvoir ſe dépouiller plus que le premier des préjugés de l'enfance , il cherche en lui-même des points d'appui , des baſes à

ſa conviction ; & ſon amour propre, après quelques rapprochemens d'idées, donne le nom de ſyſtême d'opinion fixe à tout ce qu'adopte ſa crédulité.

Tout homme ſage frémit en faiſant ces réflexions ; en ſe diſant à lui-même, que ces opinions, qui dirigent toutes nos actions, tous nos jugemens, ſouvent nos moindres paroles, naiſſent plus ſouvent des préjugés reçus & de la réaction des paſſions qui nous entourent, que d'une conviction acquiſe par une profonde médiation.

Puiſque la penſée eſt le don précieux auquel l'homme doit toute ſa ſupériorité, toute ſon énergie, toute ſa dignité, à quoi le réduit-on, ſi tant de cauſes peuvent enchaîner ſes plus brillantes facultés ! s'il eſt auſſi peu lui-même ; en un mot, ſi ſes opinions ſont auſſi rarement à lui ?

Les plus célebres légiſlateurs ont tellement ſenti le danger du vice que je développe, que les loix ſages qu'ils ont établies ſe ſont même étendues juſqu'à l'éducation.

Dans un gouvernement où le pouvoir arbitraire eſt ſans limites, peu d'individus étant deſtinés à parvenir aux places,

aux premiers emplois, l'éducation tient moins à la chose publique; le peuple attend du hasard, de l'intrigue ou du caprice, des ministres vertueux ou méprisables; il se borne à faire des vœux pour que la classe privilégiée dans laquelle on choisit ses maîtres, sente la nécessité de rendre ses enfans dignes des hautes destinées auxquelles ils sont appellés, par l'étendue de leurs lumieres & la justesse de leurs opinions.

Mais dans un pays libre, l'éducation de la jeunesse est du ressort du gouvernement; chaque individu pouvant parvenir à tous les emplois, chaque famille doit compte à la nation des vertus, des vices, des préjugés, des opinions qu'elle communique à ses enfans; la liberté même exige que personne n'ait la faculté de soustraire son fils à l'éducation publique; nul citoyen, quelque vertueux qu'il soit, ne peut obtenir assez de confiance pour qu'on lui laisse ensévelir dans son intérieur les principes, la morale, qu'il *inspire* à un être qui peut un jour devenir dangereux pour le bonheur public; ses systêmes, ses opinions à venir, appartiennent à sa patrie.

Je laisse à des plumes exercées le soin

de développer les grands principes ſur leſquels doit repoſer le régime des écoles publiques; qu'il me ſoit ſeulement permis de dire, que ſi, comme il y a lieu de le craindre, on veut faire de la France une république (gouvernement qui ne lui convient nullement), l'on ne ſauroit trop tôt s'occuper de ce travail important; & qu'au moment où le flambeau de la morale & de la philoſophie a fait briller, aux yeux de nos légiſlateurs, les grandes vérités qui les éclairent, l'on ne peut ſans inconſéquence expoſer plus long-tems les organes de la jeuneſſe, à retenir des préjugés que nous avons détruits.

---

## *De l'influence de l'opinion.*

FUT-IL jamais d'exemple plus mémorable de l'influence de l'opinion, que la révolution qui vient de ſe paſſer ſous nos yeux! une maſſe impoſante d'antiques préjugés, dès long-tems établis, & preſque conſacrés en France; attaqués par les philoſophes d'une maniere lente, mais

mais ſuivie, & enfin ſappée dans ſes fondemens, & renverſée en trois jours par une grande ſecouſſe ; voilà toute l'hiſtoire de la révolution.

Que l'on ceſſe de répéter cet abſurde lieu commun ; ſi le Roi *eût pris tel parti, s'il eût choiſi tel Chefs, tel Miniſtre, la révolution ne ſeroit point arrivée......*

Quand une opinion s'aſſied dans toutes les têtes ; quand elle eſt fondée ſur l'idée fauſſe ou vraie du bonheur de chaque individu ; quand elle eſt préſentée, depuis long-tems, par des plumes fortes & ſéduiſantes ; quand cette opinion vient à la fois flatter l'intérêt & la vanité de la claſſe la plus nombreuſe de Citoyens, il en réſulte une coalition d'idées incalculables, un enſemble de volontés auxquelles nul pouvoir, nul digue quelconque, ne peut s'opoſer ; en un mot, la révolution pouvoit d'autant moins être prévenue, qu'elle étoit faite dans tous les eſprits, avant d'avoir produit ſon exploſion.

Ce que les gens peu éclairés ont appellé la révolution, n'en étoit que la criſe ;

le mal moral (1) étoit bien plus effrayant, bien plus dangereux que ces insurrections populaires, sans énergie, alumées par les passions des uns, par l'argent des autres, & que la paresse ou la crainte venoient éteindre presque aussi promptement qu'on les avoit excitées.

Que l'on se rappelle l'insurrection des troupes; certes, l'argent a beaucoup fait sur l'esprit des soldats; mais plusieurs d'entre eux ont cru qu'ils quittoient la mauvaise cause pour la bonne; je ne sais même si l'on eût obtenu de ceux qui étoient restés fideles, d'employer la violence contre les factieux. Ainsi donc, l'armée se divisoit en deux parties inégales; la premiere, & la plus nombreuse qui abandonnoit le roi; la seconde, qui lui restoit fidele, & vouloit bien employer son bouclier pour lui, mais non pas son épée. On retrouve encore là l'influence de l'opinion; mais remontons à l'origine de tous nos malheurs, & faisons une esquisse rapide des tristes effets produits par le choc des opinions

---

(1) Ce ne sont point des lions qui ont renversé le trône, mais des insectes qui en ont insensiblement rongé la base.

& des préjugés dès le commencement de l'aſſemblée nationale.

La nobleſſe, imbue depuis long-tems de ces opinions enracinées, de ces préjugés non raiſonnés qui nous égarent toujours, ne ceſſa d'accumuler fautes ſur fautes, erreurs ſur erreurs ; c'eſt de cette ſource inouie de déraiſon, de vanité, qu'eſt née la fameuſe diſcuſſion d'opiner par tête ou par ordre. Ah ! ſi la nobleſſe avoit eu plus de véritable élévation que d'orgueil, plus d'inſtruction, de logique, de conſéquence dans ſa conduite, que d'incohérence dans ſa marche & dans ſes idées!

Que de maux elle nous auroit évités quelle force elle mettoit de ſon côté, en diſant au tiers-état : *nous ſentons que pour la création des loix, l'opinion par ordre eſt inadmiſſible ; la connoiſſance des hommes ſuffit pour nous faire prévoir que l'édifice que nous voulons élever, ne peut être le réſultat de deux chambres ;* que toujours l'une rejetteroit ce que l'autre auroit propoſé ; mais jurez-nous de nous conſerver nos droits honorifiques, de rétablir deux chambres dès que la conſtitution ſera faite ; & de

ce moment, nous nous réuniſſons à vous.

Tel eût été, ſelon moi, le langage noble, impoſant, qu'auroit dû tenir un corps diſtingué, qui dans ce moment de criſe, ſacrifiant tous ſes priviléges pécuniaires, étoit fondé à vouloir conſerver ſont état. Mais quand le flambeau de l'amour propre ne nous éclaire pas, il nous éblouit; ne point juger la circonſtance, le paſſé, & s'attacher à conſerver des opinions erronées, en reſter aux premieres erreurs de l'ariſtocratie; tandis que l'opinion du plus grand nombre avoit fait des pas de géants vers la deſtruction des abus; enfin, n'être, ſous aucuns rapports, au niveau de ſon ſiecle, voilà les véritables ſources des fautes irréparables de la nobleſſe, & de ſon anéantiſſement.

Quel coup le tiers-état pouvoit-il lui porter, ſi, comme je l'ai déja dit, l'enchaînant d'avance par un engagement ſolemnel, elle eût d'elle-même ſacrifié tout ce qui ſe lioit eſſentiellement au bien public; & voulu conſerver en même-tems ce qui caractériſoit ſa dignité, ce qui tenoit d'une maniere immédiate à l'eſſence de la Monar-

chie ? ( car on ne peut contefter qu'un feul ordre eft à une république , ce que les ordres diftincts , font à cette forme de gouvernement. )

En vain ce tiers - état fi vanté pour fon adreffe , pour fon efprit , pour la conféquence effrayante de fa conduite , eût voulu l'attaquer , la nobleffe n'eût pas été une foible victime facile à immoler , mais un corps refpectable par fa conduite préfente , par fes fervices paffés, par fon enfemble impofant, & même par un refte d'antiques préjugés que rien ne pourra détruire dans l'opinion.

Au lieu de cela , qu'a-t-elle oppofé à fes ennemis dans le commencement de leur affemblée ? ( ne craignons pas de le répéter ) une réunion abfurde, révoltante fur de faux principes , peu de tems après une divifion totale fur une démarche néceffaire, ce qui forma deux partis entiérement oppofés ; favoir, la majorité compofée de tous les royaliftes , qui ne connoiffant pas même la bafe & le but de leur fyftême , prenoit l'entêtement pour du caractere , & leur vieux préjugés pour des principes.

La minorité compoſée de gens un peu plus éclairés, mais ſuivant plus dans leur conduite, leurs paſſions, leur eſprit de parti, leurs haines particulieres, & le déſir de faire parler d'eux, que leur patriotiſme & leur ſecrete conviction.

Le tiers-état après avoir ſuivi une marche conſtante, uniforme, conſéquente, s'étant conſtitué *aſſemblée nationale*, l'ordre de la nobleſſe ſe réunit à lui, non par un ſentiment volontaire & unanime de l'amour du bien, mais par une coupable méſintelligence, un entraînement individuel, irréſiſtible, comme ces rochers, qu'un torrent parvient à déraciner, & qui ſe précipitent en débris dans ſon cours.

C'eſt une choſe bien remarquable ſur l'influence de l'opinion, que la conduite de la nobleſſe dans les deux occaſions politiques, où elle eût pu développer ſes prinpes, & ſon caractere !

A peine M. de Calonne eut-il raſſemblé les notables pour diſcuter les grands intérêts de l'état, que le roi & ſon autorité n'eurent pas de plus grands ennemis que ces mêmes courtiſans, qui devoient tout à ſes bontés. Les maires des différentes villes, que l'on avoit raſſem-

blés, parloient plus respectueusement du roi, déclamoient avec moins d'aigreur contre les abus, que ceux qui les avoient causés, qui en jouissoient, & que la reconnoissance & le devoir devoient enchaîner à jamais au parti de leur souverain. Peut-on se méprendre au motif d'une conduite aussi inattendue?

L'empire seul de l'opinion de l'amour propre les avoit égarés; ils craignoient que la France entiere ayant les yeux sur eux, ne les soupçonnât d'une foiblesse coupable, peut-être même d'être séduits; ils préférerent la certitude de l'injustice & de l'ingratitude, à l'apparence incertaine de la corruption. Aussi la noblesse développa-t-elle d'autres principes à l'ouverture des états-généraux, ne se voyant plus seule chargée de la restauration de l'état, n'étant au contraire que la plus foible partie des législateurs, l'opinion générale cessa d'influer sur ses opinions particulieres.

Les abus qu'elle avoit attaqués dans l'assemblée des notables, lui parurent alors sacrés, devinrent presqu'à ses yeux un domaine que l'on vouloit lui ravir; en un mot, l'orgueil fut la seule base de

ſa conduite, & l'intérêt perſonnel le but de toutes ſes démarches.

Combien on retrouve encore l'influence de l'opinion dans la deſtruction du clergé !

Peut-on croire que le tiers-état eût ſeulement oſé l'attaquer, je ne dis pas dans ces ſiecles de barbarie où les prêtres régnoient par notre ignorance ), mais même, ſans nous porter dans des tems auſſi reculés, ſous le regne du feu roi, où la religion, ceſſant d'être un myſtere impoſant, ne paroiſſoit malheureuſement plus qu'un culte de convention, que voiloit une loi reconnue néceſſaire ? penſer ſeulement à dépouiller les miniſtres des autels, eût paru une profanation, eût choqué les préjugés du peuple, l'eût révolté ; il falloit attendre que la philoſophie fit germer ſes principes hardis juſques dans la derniere claſſe des citoyens, pour leur montrer le clergé, non comme un corps reſpectable, fécond en reſſources, utile ſous beaucoup de rapports à l'état, mais comme un abus ſans borne, un eſpece d'impôt onéreux à la nation, qu'elle devoit s'empreſſer de détruire ; oubliant qu'en partageant ſes revenus, elle

elle les anéantiſſoit. De même que ces ſources profondes & abondantes, où tout le monde vient puiſer des eaux ſalutaires, mais que l'on tarit en peu de tems par mille canaux qui les partagent, & dans leſquels ces eaux ſe perdent, ſans même pouvoir les remplir.

Ainſi donc, grâce à la verſatilité de nos opinions, on aura vu la religion dans le même royaume, faire répandre des flots de ſang ſous Charles IX ; déshonorer un regne éclatant par la révocation de l'édit de Nantes ; tomber dans l'oubli ſous Louis XV ; & n'être plus ſous celui de Louis XVI, qu'une foible victime que la philoſophie dédaigne d'immoler, parce qu'elle ne la craint plus, parce qu'elle ne peut pas même un inſtant ſuſpendre ſes progrès.

En comparant les différentes manieres de voir ſur les mêmes choſes dans la ſucceſſion des tems, convenons que nos opinions ſont comme des patrimoines que nous laiſſons à nos deſcendants ; rarement les conſervent-ils tels qu'ils les ont reçus de nous. Les uns les augmentent, les autres les diviſent, les morcelent ; le haſard, les circonſtances influent diverſement ſur elles, & tom-

bant toujours dans les extrêmes, nos passions les assurent, ou n'en laissent aucuns vestiges.

Il existe cependant des opinions, (même fondée sur des préjugés) que peut-être l'on peut atténuer, mais sans pouvoir entiérement les détruire; telles sont celles auxquelles le tems ajoute encore un degré d'estime & de vénération, au lieu d'avoir la puissance de les changer.

Telle est la noblesse, ne vivant que dans les souvenirs, elle peut perdre ses priviléges, être anéantie dans la forme, mais jamais dans l'opinion. Un journal très-piquant a dit (1) ingénieusement qu'elle ressembloit *à ces vieilles monnoies, que le tems convertit en médailles*. En effet, si les événemens du présent, de l'avenir, trompent si souvent tous nos calculs, tous nos projets, ceux du passé en dépendent encore moins. Le tiers qui dans ses entreprises hardies, s'étoit jusques-là conduit avec un calcul profond, en attaquant la noblesse, a montré peu de sens, quand il a paru croire qu'il enséveliffoit cet ordre dans l'oubli, comme ses priviléges.

---

(1) Journal politique national.

Qu'importe que l'on brûlât ſes titres ; que l'on détruisît ſes archives ; l'hiſtoire, les ſtatues, les marbres des tombeaux, les armoiries les rappelent ſur l'or, ſur l'airain, ſous mille & mille formes ; tout ne retrace-t-il pas ſans ceſſe ce qu'inutilement on veut anéantir ? ces titres mêmes que l'on déchire encore dans les châteaux, ſe ſont reproduits à l'infini par les traités, par les alliances ; (1) la vanité ſeule eût ſuffi pour en multiplier les copies.

Si l'inſtitution de la chevalerie, les hauts faits d'armes, les ſervices innombrables rendus à la France par la nobleſſe, & tranſmis de toutes parts à la poſtérité, n'euſſent pas été des titres aſſez ſûrs, aſſez brillans pour aſſurer à jamais à ſes deſcendans, une diſtinction forcée dans l'opinion même de ſes détracteurs.

Une choſe que tout obſervateur doit remarquer, c'eſt que dans cette révolution même, où le tiers a montré tant

---

(1) Nos troubles euſſent été au comble, la France eût été dévaſtée, que peu de tems de calme en eût fait retrouver la filiation comme après les guerres civiles.

d'animoſité, tant de haine contre la nobleſſe, il lui a rendu dans preſque toute les occaſions un hommage involontaire; en effet, dans toutes les aſſemblées, dans les nominations même des places civiles les plus importantes, la nobleſſe a obtenu toute préférence lorſqu'elle a bien voulu ne pas heurter les eſprits, ne pas choquer l'opinion générale par une morgue auſſi coupable que dangereuſe & révoltante.

Finiſſons ce chapitre par une grande vérité; c'eſt que tout ce qui tient au laps de tems, préſente aux yeux des hommes un cachet impoſant qui, ſelon l'objet qui les frappe, leur inſpire le reſpect ou la curioſité. Telle eſt donc l'influence d'une opinion dès long-tems établie, que dans le moment même où l'égalité de droit vient d'être fixée parmi les hommes...... Les familles anciennes ou ſimplement illuſtrées, non-ſeulement inſpirent toujours une ſorte de vénération ſecrete, & de déférence apparente, mais même à mérite égal, obtiendront ſouvent encore, comme par le paſſé, les diſtinctions & les préférences les plus flateuſes.

## *Du danger de choquer l'opinion dominante.*

Depuis le ſimple particulier qui attaque dans ſes diſcours l'opinion dominante, juſqu'aux miniſtres ou aux rois qui veulent la braver ouvertement, & la détruire par la force, tous également donnent une preuve de déraiſon que l'on peut même qualifier de démence; de toutes les opinions reçues, la plus dangereuſe à choquer, eſt celle qu'une effervefcence quelconque place en un inſtant dans tous les eſprits : plus en France qu'ailleurs, l'opinion eſt aux principes de morale ou de gouvernement, ce que la mode en eſt aux coſtumes, aux uſages: on eſt ridicule en ne ſuivant pas l'une, imprudent & peut être proſcrit, en réſiſtant à l'autre.

Je le répete: on attaqueroit avec moins de danger une opinion dès long-tems établie, que celle qui domine nouvellement; cette derniere eſt preſque toujours ſoutenue par une eſpece de fanatiſme, par un enthouſiaſme frénétique,

qui ne calcule rien, qui n'écoute rien; chaque profélite fe croit prefque créateur du nouveau fyftême; il femble s'approprier l'opinion qui regne : les orateurs fe multiplient ; les écrits fourmillent de toutes parts; le peuple fur-tout efclave, aveugle de la circonftance & de l'effervefcence du moment, devient le defpote de tout ce qui l'entoure, & veut que ces opinions tyrannifent tous les efprits.

Combien nous devons gémir que la cour n'ait pas connu ces vérités! elle n'auroit pas choqué l'opinion du plus grand nombre, par des projets (fûrement innocens) mais mal combinés ; elle n'auroit pas, dans un feul jour, mis le feu dans toutes les têtes.

Un roi qui raffemble des états-généraux, doit calculer qu'alors, s'il garde encore fon titre, il vient au moins fondre dans la nation réunie la plus grande partie de fa puiffance; certes, le motif de Louis XVI n'étoit pas de faire des nouvelles loix, de changer la conftitution de la France, en appellant fon peuple près de fon trône ; il vouloit que l'enfemble de tous les pouvoirs vînt fauver l'état; mais il ne pouvoit fe diffimuler qu'il exiftoit beaucoup d'abus; que

de toutes les parties de la France, ils causoient depuis long-tems des plaintes, des murmures trop éloignés pour être entendus, mais auxquels il donneroit une force imposante en les rassemblant près de lui..... Comment espérer que tant d'individus réunis pour réparer les désordres du moment, ne songeroient pas à profiter de leur pouvoir pour assurer leur avenir ? comment ne pas voir que du frotement des esprits, du choc des passions, des opinions, devoit naître une division fatale ? comment enfin ne pas avoir senti qu'en renvoyant un ministre, l'idole de la nation, à l'instant où tout étoit en fermentation, on embrâsoit les esprits ; & qu'en heurtant de front l'opinion générale, on les réunissoit presque tous contre l'autorité légitime ? qu'en un mot les ministres, en décidant le rassemblement de l'armée, faisoient paroître le roi, non comme un chef prudent qui s'entoure de troupes pour préserver sa dignité d'une insurrection, mais comme un despote qui veut immoler tout ce qui ne lui obéit pas.

Il faut choisir, ou de céder au torrent des opinions réunies, ou d'y résister: mais dans ce dernier parti, l'homme sage

cherche à écarter les obſtacles, & n'a pas la folie de vouloir inutilement les renverſer. Que diroit-on en effet de celui qui, voulant traverſer un bois touffu, chercheroit à arracher toutes les branches, à déraciner tous les arbres au lieu de les éviter, en continuant ſon chemin pour marcher à ſon but ?

L'art de combattre les opinions ſans les choquer, eſt un des plus difficiles, & ſeroit peut-être le plus néceſſaire dans les circonſtances où nous nous trouvons. Pourquoi dans toutes les aſſemblées, même dans le commerce ordinaire de la vie ; trouve-t-on autant d'aigreur, d'animoſité ? pourquoi les converſations ne ſont-elles plus que des diſputes indécentes ? pourquoi les gens les plus unis, les familles même finiſſent-elles par ſe brouiller en diſcutant leurs opinions ? c'eſt que nous ne connoiſſons & nous n'obſervons aucunes des nuances de l'art de perſuader.

Ce n'eſt pas de ce que l'on a une maniere de voir contraire à la nôtre, de ce que l'on veut même la combattre, ou nous ramener à un autre avis qui nous choque, c'eſt de ce que l'on paroît mépriſer notre opinion, ne pas ſe donner

ner la peine de la discuter ; en un mot, commander à nos pensées, au lieu de les vaincre par la raison & la séduction ; la politesse n'est autre chose qu'un traité que nous faisons entre notre amour propre & celui des autres ; nous ne nous sommes pas assez dit que cette politesse est à la société, ce que la modération doit être aux assemblées ; je dis la modération, autant dans le choix des pensées des expressions, que dans les inflexions de l'organe qu'on leur donne pour les faire valoir. Croyez-vous avoir une voix égale à celle de mille personnes réunies qui vous entourent ? de ce moment parlez avec force, tonnez ! la nature semble nous l'avoir indiqué ; mais si vous n'avez les moyens que d'un simple mortel, attendez de la patience & de l'adresse, l'espoir de vaincre vos semblables.

Voilà la maniere de conquérir presque toutes les opinions, & de n'en choquer aucune ; mais le choix de l'instant où l'on attaque une opinion reçue, est presqu'aussi essentiel que le mode à suivre, pour la combatre ; ce n'est qu'avec le tems que l'on établit les opinions ; ce n'est qu'avec le tems, que

l'on peut les détruire ; mais je le répete, l'inftant de les ébranler, n'eft jamais que celui où ces mêmes opinions commencent à s'affoiblir. Si elles ont affez de force pour réfifter à vos attaques, vous ne faites que leur donner de nouvelles racines.

Quel eût été l'homme affez préfomptueux (1) pour vouloir renverfer, il y a quelques années, l'affreux préjugé qui flétriffoit toute une famille pour le crime d'un feul? en vain chacun eût approuvé fecretement ce fyftême, il eût révolté le plus grand nombre; ceux même qui auroient été intérieurement de fon avis, foit par habitude, foit par différentes confidérations, fe feroient cru obligés de le condamner hautement (2) : il falloit attendre que

---

(1) Ceci me rappelle ce que me difoit un jour une perfonne remplie d'efprit.

*Effayer de vouloir détruire tout-à-coup un préjugé, eft chercher à gravir une montagne trop efcarpée; quand on n'avance pas, on recule.*

(2) C'eft même un effet bien inexplicable du préjugé que la foibleffe avec laquelle on lui cede, en fentant cependant que l'on doit le condamner.

les lumieres eussent étendu, multiplié leurs foyers, pour montrer, par leurs vives clartés, les vérités philosophiques dans tout leur jour; il falloit sur-tout attendre que l'égalité des peines, étant établie, eût réuni l'intérêt de toutes les classes des citoyens sur cette grande question; certes, l'échafaud ne laissoit pas une aussi grande tache à la famille d'un gentilhomme, que la corde à celle d'un roturier; ainsi donc, selon la classe où naissoit un homme, le hasard vouoit ou non sa famille à l'opprobre, s'il devenoit criminel. Cette idée seule révolte, indigne toute âme juste & sensible; maintenant qu'un même supplice attend le coupable dans tous les états, tous sont intéressés à détruire l'infamie qu'on y avoit attachée; & tous ont également concouru à l'anéantir.

Mais, comme la nation françoise passe toujours le but qu'elle s'efforce d'atteindre en voulant laisser à la famille d'un criminel tout son lustre & son éclat, elle a poussé l'exagération jusqu'à rendre au coupable lui-même, des honneurs que l'on eût à peine accordés au citoyen qui auroit rendu le plus grand service à la patrie. Aussi cette mefiéance a-t-elle

choqué le foible reſte du préjugé qu'on venoit d'anéantir ; (1) & ſi quelque choſe eût pu nuire à ſa deſtruction, c'étoit cette maniere de vouloir le renverſer.

---

*Du rapport des opinions particulieres, avec l'opinion dominante.*

UNE choſe fâcheuſe pour l'humanité, mais malheureuſement trop vraie ; c'eſt que preſque tous les rapports des opinions particulieres, avec l'opinion dominante, portent ſur l'intérêt perſonnel ; en effet, que l'on regarde autour de ſoi, l'on verra ( qu'excepté quelques têtes vives, qui ſaiſiſſent avidement le ſyſtême du moment ) preſque tous les

---

(1) Conſolons, honorons, ſi elle le mérite, la famille d'un criminel; mais que cet hommage ne porte en rien ſur lui, qui n'a mérité que le ſupplice & notre oubli; craignons, en le replaçant au ſouvenir des citoyens, que les gens délicats ne diſent : *ce n'eſt pas l'échafaud que ce nom nous rappelle, mais le crime dont il s'eſt ſouillé.*

autres adoptent les opinions nouvelles & dominantes, par quelqu'intérêt particulier : ces derniers sont d'autant plus difficiles à ramener, qu'ils ont un trop grand sacrifice à faire, en changeant d'avis; d'ailleurs, comment espérer de convaincre un homme qui dispute de mauvaise foi? communément il remplace la raison par les sophismes; l'éloquence par les invectives; souvent même, il finit par se persuader qu'il a soutenu son opinion & son systême, quand il n'a réellement défendu que son intérêt caché.

Dans un siecle de révolutions, il est piquant pour un observateur d'examiner les sources, les causes de l'opinion de chaque individu; parlerai-je d'abord de la foule immense de ceux qui, sans lumieres, sans caractere, prennent avec un peu d'esprit l'impression du premier qui la leur prête, & cherchent à la communiquer à d'autres pour en changer un instant après? je le répete; cette espece de gens est innombrable; naturellement ils devroient être nuls; mais ils font plus de mal qu'on ne pense; ils atténuent tout, ils dénaturent tout : les plus grandes vérités, après avoir passé

par leur bouche, perdent toute leur force & leur utilité; que devient la meilleure cause, quand elle est soutenue par ceux qui ne l'entendent pas, qui n'y tiennent point, & qui ne peuvent qu'à peine la définir ? cette grande facilité que l'on a toujours eu en France de parler hautement de la chose que l'on sait le moins, devoit cesser avec le changement de gouvernement.

Si ce nouvel ordre de choses se consolide, l'esprit agréable & futile a perdu son procès, & le regne du bon sens pourra commencer.

L'on rencontre aussi une espece de gens qui prennent presque toujours par principe la these opposée à l'opinion dominante, soit par simple goût de dispute, soit parce que le parti de l'opposition est souvent le plus piquant à soutenir; ils font un tort réel aux progrès des lumieres; d'abord, ils ont communément beaucoup d'esprit; disputant de sang-froid, ils se livrent moins; & s'ils sentent le côté foible de leur cause, ils en sont plus brillans, plus séduisans en cherchant à l'orner de tout le prestige de l'éloquence. Mais de tous ceux qui entrent en lice pour discuter l'opinion

dominante, les plus coupables, à mon avis, ſont les eſprits aſſez lâches, aſſez corrompus pour abandonner le parti qu'ils avoient embraſſé en le regretant, ſecrétement. Ce que l'on doit avant tout, à ſoi & à ſes ſemblables, c'eſt la vérité; la ſeule reſſource de ces êtres mépriſables, eſt d'attirer dans le piege ceux qu'ils ont abandonnés. En faiſant de nouveaux coupables, ils croient l'être moins; pouſſés par leurs remords, ils diſputent avec rage contre leur propre opinion, contre des vérités qu'ils voient toujours malgré eux, & qu'ils s'efforcent de couvrir ſans ceſſe de voiles épais que la juſtice & la raiſon ſoulevent d'une main courageuſe. Ah! comment eſpérer que dans ce choc incalculable d'intérêts perſonnels, de vanité, d'amour du bien, de préjugés, de fauſſeté, de bonne foi, la vérité puiſſe reſter ſeule & triomphante!

En connoiſſant l'imperfection humaine, bornons-nous à déſirer, que lorſque nous nous raſſemblons pour fixer des principes invariables, le combat ne s'établiſſe jamais qu'entre les véritables opinions de chaque individu.

## *De la maniere d'établir une opinion dominante ſur un objet.*

LE grand art d'établir une opinion dominante ſur un objet quelconqne, eſt celui qui fait le plus d'honneur au génie des hommes. Tout chef de ſecte, tout créateur d'un ſyſtême, d'une doctrine, a toujours été un être infiniment ſupérieur aux autres. On ne ſait ce qui eſt le plus extraordinaire, le plus ſublime de concevoir, ou d'exécuter des projets auſſi vaſtes qui ſuppoſent à un homme tant de profondeur dans les penſées, & d'énergie dans le caractere.

Le petit nombre d'hommes qui ſe ſont acquis de la célébrité dans ce genre, ne nous ont pas communiqué leurs ſecrets; mais ce dont on ne peut pas douter, c'eſt que leur premier but, & la baſe de leur eſpérance, portant ſur les moyens d'exciter fortement les paſſions des hommes, pour s'en ſervir à leur gré, ils ont calculé qu'ils n'en avoient que deux principaux

principaux, la religion & la chimere (1) de l'égalité & de la liberté.

Comme la base du caractere de tous les hommes est un égoïsme plus ou moins étendu, il faut pour leur faire adopter une opinion, qu'il en résulte à leurs yeux, une somme de bien-être dans le présent, ou dans l'avenir qui tente leur ambition, ou qui flate leur vanité.

Cet espoir une fois établi dans leur tête, le tems ne peut qu'alumer encore leur imagination ; & s'ils rencontrent quelqu'obstacles, quelques avis contraires, ils ne s'en attachent que plus à leur maniere de voir. Rien ne sert plus l'opinion que l'on veut rendre dominante, que les différens chocs de celles qui lui sont opposées. Quand Mahomet voulut accréditer sa doctrine, ce célebre imposteur avoit remarqué dans ses voyages en Egypte, en Palestine, en Syrie, &c.

(1) Je dis la *chimere*; est-ce l'égalité ? elle ne peut exister dans la nature. Est-ce la liberté. Si l'on parle de l'homme sauvage, il est presque toujours libre. Est-ce l'homme policé ? il ne l'est jamais. Il change de maître quand c'est par sa volonté ; il a un instant l'illusion de la liberté, jusqu'au moment où elle se détruit.

une infinité de sectes qui se déchiroient mutuellement ; alors il crut pouvoir les réunir en inventant une nouvelle religion qui paroissoit avoir quelque chose de commun avec toutes les autres ; c'est à la faveur du désordre que le fanatisme s'éleve & se propage rapidement ; jamais les opinions nouvelles ne peuvent percer dans un gouvernement, où l'accord & l'ordre parfait leur présentent une résistance imposante ; mais dès que les ressorts de l'état commencent à se détendre, dès que l'ensemble cesse, chaque individu n'étant plus conduit, veut régner à son tour ; les esprits fermentent, les systêmes naissent : tout concourt à l'entiere dissolution ; les gens obscurs surtout sont interessés à la hâter ; ce n'est que sur un nouvel ordre de choses, que sur l'anarchie totale, qu'ils peuvent fonder leurs espérances pour s'élever & s'arracher à l'oubli. Si dans ce moment la nature produit un homme de génie, il saisit avec art l'opinion en faveur, l'orne de tout le charme de l'éloquence, de tout le prestige de l'intérêt du peuple ; & favorisé par les apparences d'un faux amour du bien, il soumet tout, & regne despotiquement ; je n'ai parlé encore que des révolutions produites dans les

opinions, par le génie d'un ſeul ; il en exiſte qui le ſont par le concours de pluſieurs, par la réunion des circonſtances ; telle eſt celle dont nous venons d'être témoins récemment : des philoſophes, des gens de lettres célebres, ſans s'être donnés le mot, ſans avoir eu pour but de faire une révolution ; guidés par la ſeule eſpérance d'être lu & d'intéreſſer, avoient écrit depuis long-tems ſur les grands principes de philoſophie & d'égalité.

Un homme d'une claſſe obſcure liſoit-il, dans ce tems-là, le *contrat ſocial*, le *diſcours ſur l'égalité des conditions*, il n'y croyoit voir qu'une belle chimere qui flatoit ſon amour-propre ; s'il étoit d'un caractere mécontent, il parloit dans la ſociété avec un peu plus d'aigreur ce jour là ; & ſi ſa tête étoit facile à exalter, ſon imagination s'alumoit, il tonnoit contre l'injuſtice du moment, & paſſoit pour un fou.

Cependant les écrits ſe multiplierent, ils faiſoient toujours impreſſion ſur les eſprits, ſans en produire ſur les choſes ; les opinions de *Rouſſeau*, de *Voltaire*, repoſoient en quelque ſorte comme ces ſemences que la terre cache long-tems, mais qui doivent germer un jour. Tout-

à-coup les abus étant à leur comble, & la déprédation des finances à son dernier période, rallumerent les espérances de ceux qui depuis long-tems attendoient un changement de gouvernement. Il se forma une coalition démocratique entre plusieurs individus de la classe innombrable des non-privilégiés; la vanité, l'intérêt en furent la base; quelques membres les plus médiocres de la noblesse, qui, pour être quelque chose, avoient pris le titre de philosophes, d'amis des noirs, d'économistes, se joignirent à cette secte: on eut des conférences d'abord secretes, bientôt publiques; il ne s'agissoit pas moins (pour le bonheur de tous) que d'introduire dans l'esprit du peuple, les opinions d'égalité, de liberté; les avocats furent employés avec succès; dans les cafés, dans leurs coteries, dans leurs plaidoyers, ils propageoient ces idées de bonheur apparent. Profitant des modes angloises, ils répétoient qu'il falloit imiter ce peuple sage sur des choses plus essentielles. Tels furent les premiers fondemens du projet des démocrates, pour établir l'opinion qu'ils professoient; mais les circonstances les servirent au-delà de leurs espérances; le roi, la reine, cessoient d'être vus à Paris avec enthousiasme;

bientôt à force de se montrer sans pompe, ils obtinrent à peine du respect ; on accoutuma le peuple à les juger légérement, à oser même en parler d'une maniere indécente : plus de cour, plus de magnificence ; la simplicité des costumes mêla tous les états ; l'on fit mille fautes dans ce genre, qui paroissoient des minuties, mais dont les conséquences étoient incalculables, & dont les nouveaux sectaires profiterent avec une suite, une adresse presqu'impossible à exprimer.

Les choses en étoient à ce point, quand le roi, en convoquant les notables, & surtout les états-généraux, non-seulement alla au devant des projets des amis de la révolution, mais sembla même vouloir couronner par les succès leurs sourdes menées. Il ne s'agissoit plus alors de faire goûter au peuple les nouvelles opinions, elles étoient depuis long-tems en faveur; les mots de constitution, de liberté, de droits de l'homme, étoient dans toutes les bouches, faisoient fermenter toutes les têtes; les chefs de la nouvelle doctrine avoient exalté, animé les esprits sur leurs principes, en raison des progrès de la dissolution de l'état ; aussi la grande crise de la révolution étoit-elle en quelque sorte préparée par eux avant même qu'ils

l'eussent prévue; mais le comble de leur habileté profonde se retrouve dans l'étonnante invention du mot *d'aristocrate*, qu'ils placerent en un instant dans la bouche du peuple, & dont il se servit sans en entendre la signification;

*Et la flamme à la main, couroient dans des combats,*
*Pour de vains argumens qu'ils ne comprenoient pas.*

Pour exprimer sa rage contre ce qu'il appelloit ses ennemis, tous les calculs de la haine & de la méchanceté, réunis, n'eurent jamais d'effets plus sûrs & plus prompts; par l'adoption d'un mot seul qui ressembloit à une opinion, on vouoit qui l'on vouloit à la rage de la multitude: châteaux, titres, forêts, tout étoit embrâsé, détruit au seul soupçon de l'aristocratie. Et ce peuple toujours foible, instrument des passions de ceux qui savent diriger ses opinions, les lui faire adopter avec fureur, se demande à présent, qu'il est plus calme: Qu'est-ce que c'est donc qu'un *aristocrate*?

---

## *De l'art de se servir de l'opinion dominante.*

S'IL est difficile d'établir dans le peuple une opinion dominante sur l'objet qui

intéreſſe, l'art de s'en ſervir pour ſes projets, pour ſon élévation, demande une conduite encore plus profonde : un charlataniſme continuel, une hypocriſie dont peu de gens ſont capables ; avoir l'air de ne s'occuper que de la claſſe la plus nombreuſe, & n'étant dévoré ſecrétement que de l'ambition de régner ſur elle ; lui apprendre à connoître ſa force pour ſecouer le joug, & la lui faire oublier un inſtant après, pour qu'elle puiſſe prendre, ſans s'en douter, d'autres chaînes : voilà le but difficile auquel le génie ou le haſard ſeul fait atteindre ; voilà ce dont nous avons vu quelques exemples dans l'hiſtoire ancienne & même dans l'hiſtoire moderne.

L'ambition n'eſt preſque jamais couronnée que par l'intrigue ; ſoit un courtiſan adroit que la cour comble de faveur, ſoit un chef de factieux qui devient l'idole du peuple, & que la multitude porte au faîte des honneurs & du pouvoir, tous les deux ſur des théâtres différens, ont le même rôle à jouer, avec quelques nuances qui les diſtinguent.

Le courtiſan, pour commencer ſa fortune, doit d'abord fixer l'opinion ſur ſon compte, non ſeulement dans l'eſprit

de ſon maître, mais dans tous ceux qui l'entourent ; de même le factieux doit jetter dans leſprit du peuple les opinions qui peuvent lui ſervir un jour.

Tous les deux ont beſoin d'une grande quantité d'amis, ou pour mieux m'exprimer, de créatures qu'ils s'enchaînent par une ſorte de ſentiment involontaire d'admiration, qu'ils prennent pour de l'attachement, par un dévouement fanatique que la ſupériorité inſpire preſque toujours aux têtes chaudes & médiocres. Il faut pour ſe ſervir de ces proſélytes foibles & aveugles, être toujours, ſelon ſon intérêt & la circonſtance, au moment de les défendre vivement, ou de les ſacrifier ; ſi l'un de ces partis coûte plus que l'autre, tout homme doit renoncer à jouer dans le grand, les rôles que je viens d'indiquer.

Le courtiſan & le factieux doivent avoir tous deux un courage moral à-peu-près égal ; mais ce dernier a plus de beſoin que l'autre, d'une bravoure à toute épreuve ; en ſongeant que l'idole du peuple aujourd'hui, peut devenir demain ſa victime, il doit ſe voir à chaque inſtant dans les criſes les plus périlleuſes ;
le

le calme & le ſang-froid peuvent ſeuls le ſauver.

L'inſtant le plus critique pour le factieux & pour le courtiſan, eſt le moment où l'un ou l'autre veulent ſe ſervir de la faveur qu'ils ont acquiſe pour s'élever aux premieres places, & pour réunir ſur eux tout le pouvoir. S'ils courent un danger à-peu-près égal, ils peuvent employer les mêmes moyens pour s'en préſerver. C'eſt de paroître l'un & l'autre, ſoit auprès du roi, ſoit auprès du peuple, ne jamais oublier qu'ils ſont leur ouvrage, qu'ils n'ont d'exiſtence que par eux, qu'ils ne font rien que pour eux, & qu'ils ne déſirent les places importantes que pour les défendre, d'une maniere plus ſûre & plus utile.

Rarement devient-on jaloux de ſon ouvrage; le peuple ſur-tout ſe plaît à élever encore plus ce qu'il a couronné; pourvu que ſon idole ſemble toujours vouloir ſe rabaiſſer juſqu'à lui, ſe confondre avec lui; de ce moment il ne voit dans ce coloſſe qu'il éleve, qu'une partie de lui-même qu'il admire : tant que ſa frenéſie dure, il ne le trouve jamais aſſez grand, jamais aſſez puiſſant; lui donneroit-il des chaînes, il les jugeroit néceſſaires, & ne les verroit tiſſues que

de fleurs. Le désintéressement est encore une des qualités principales que le factieux doit avoir, & qu'il faut même qu'il affecte dans toutes les occasions. Il est perdu s'il montre un instant d'amour, soit pour les honneurs, soit pour l'argent; le voile se leve, le peuple ne voit plus en lui qu'un homme qui songe à son intérêt; il perd toute sa popularité.

Le faste est encore une des choses dont il faut qu'il se préserve le plus; autant le peuple l'aime dans ses rois, dans ses maîtres naturels, autant il le choque dans ceux qu'il s'est donné lui-même; il lui semble que l'idole qu'il vient d'élever, se sépare trop de lui, quitte même ses couleurs par un luxe qui l'éloigne de sa simplicité.

Louis XVI a fait une grande faute, en écartant le faste de sa cour; il a hâté sa ruine, en détruisant sa maison; Cromwel au contraire eût perdu la confiance du peuple & de ses soldats, s'il se fut livré au luxe, & à la magnificence, dans le cours de ses coupables prospérités.

Un des moyens encore les plus puissans pour les factieux de se servir de l'opinion dominante dans un tems de trouble, est en prêchant le retour de l'ordre & la nécessité d'un chef pour la rétablir; de reparler souvent avec une sorte

de vénération, de ces inſurrections, qui ont amené le nouvel ordre des choſes ; en faiſant de plus eſpérer adroitement qu'on les laiſſeroit reparoître, ſi les ennemis de l'état, vouloient eſſayer une contre-révoluion.

Cette marche eſt d'autant plus sûre, que ce n'eſt vraiment que la licence que le peuple aime ſous le nom de liberté ; ne pouvant prêcher ni établir la premiere, il faut au moins prendre la ſeconde pour étendard ; c'eſt une eſpece de convention tacite, faite entre le peuple & ſon chef.

Quel ſpectacle piquant pour un obſervateur ! de voir dans toutes les révolutions, d'un côté les chefs de factieux, réprimant les déſordres qu'ils avoient excités quelques momens avant, & prêts à les faire renaître, ſi l'on vouloit renverſer leur puiſſance.

De l'autre, le peuple ayant briſé ſes fers ; forcé de reprendre d'autres chaînes, au nom de la liberté ; regrettant en ſecret l'anarchie, & attendant avec impatience que l'intérêt de ſes chefs puiſſe la ramener. Du reſte, toujours foible, toujours aveugle, toujours dupe, & preſque jamais heureux.

Voilà l'eſquiſſe rapide, des moyens qu'un ambitieux peut employer pour s'é-

lever à l'aide de l'opinion dominante : réduiſons la choſe à un principe, & diſons avec Boſſuet : l'art des factieux conſiſte à être les flateurs du peuple, comme les courtiſans ſont les flateurs des rois.

---

## *Concluſion.*

TOUTES ces réflexions ſur l'opinion, doivent nous ramener à ce réſultat : partons du point où nous en ſommes ; & ſans préjugés, ſans eſprit de parti, ſans nulle paſſion, examinons quelle opinion il ſeroit utile & ſage d'établir & de propager à préſent ; il faut que les gens qui tiennent à l'ancien ſyſtême, ſe diſent bien que la révolution eſt faite ; il faut que les partiſans du nouveau, ſe diſent & conviennent que l'on a été trop loin. Ce n'eſt plus aux têtes chaudes à diriger les opinions ; c'eſt aux gens ſages, aux véritables amis du bien à s'emparer des eſprits. Mais leur tâche eſt difficile à remplir ; il eſt bien plus facile d'égarer le peuple, que de l'éclairer ſur ſes véritables intérêts ; *l'influence de l'opinion actuelle, le danger de la choquer, le rapport des opinions particulieres avec l'opinion ds-*

*minante, d'après l'intérêt de chacun; la maniere d'établir insensiblement les véritables principes qui doivent dominer;* tous ces détails doivent être suivis, combinés, & calculés, avec autant de soin que de patience, & d'adresse.

Si l'effervescence françoise, si différentes causes trop longues à déduire, ont fait passer à l'assemblée nationale le but qu'elle vouloit atteindre, on ne peut espérer que ce soit elle qui puisse réparer les maux (sûrement involontaires) qu'elle a produits; il ne seroit peut-être même pas de sa dignité de revenir sur ses décrets.

Mais une seconde législature peut dans sa sagesse en examiner l'esprit, les combiner & les modifier en raison du bien général; pour arriver à ce point, il ne faut point de secousse; elle seroit un crime. N'oublions jamais que l'on détruit dans un instant, mais qu'il faut des années pour recréer, sur-tout, quand c'est un ouvrage aussi difficile, & aussi important. Le tems est un plus grand trésor que l'on ne pense; lui seul, sur les choses les plus intéressantes, est la pierre de touche de ce qui est bien, de ce qui est bon, de ce qui est utile. Plus que jamais, d'ici à quelques années, l'opinion va décider de notre gouvernement,

de notre ſort; en effet, pour le moment les différences des principes, les nuances qui les diſtinguent, ſe multiplient tous les jours. La liberté d'écrire, de penſer, ouvre un champ ſans limite au choc des opinions; les partis même les plus diviſés ſe trouvent réunis ſur quelques points, les plus unis ſe diſputent ſur d'autres; aucune baſe n'eſt poſée, aucun ſyſtême n'eſt bien établi; il faudra cependant qu'il y en ait un, auquel le plus grand nombre ſe réuniſſe; & ce ſera celui qui réglera nos deſtinées. *

Quel eſt l'être dans ce moment-ci, aſſez ſûr de ſon eſprit, de ſon jugement, pour être convaincu que ſon avis, que ſon ſyſtême eſt le meilleur? comment, dans cette foule d'aſſertions différentes, de principes oppoſés, préſenter avec autant d'adreſſe que d'éloquence, être ſûr de n'avoir aucune verſatilité dans ſes opinions? de n'être pas ſéduit, de ne pas prendre un moment d'entraînement pour une véritable conviction? méfions-nous tous de nous-

* La véritable cauſe de nos malheurs actuels, eſt l'étonnante médiocrité qui égaliſe tous les individus. Si un homme de génie paroiſſoit, il ſeroit le maître. En général, ce qui empêche les grandes choſes, c'eſt que les grands hommes manquent aux grandes circonſtances, ou les grandes circonſtances aux grands hommes. Certes la circonſtance eſt belle; mais je doute que nous ſoyons à la taillée du moment;

même, mefions-nous de nos paſſions, de notre perſonnalité, de nos préjugés; loin de nous aigrir, modérons-nous ſans ceſſe; que les plus éclairés cherchent encore des lumieres chez les autres, diſcutent, examinent leurs opinions, ſans les mépriſer: que les plus éloquens n'emploient leur talent qu'avec cette modeſtie qui apprend ſans ceſſe à douter. Ah! nous ne ſommes plus dans le tems où l'on pouvoit parler indifféremment ſur la choſe publique! plus le flotement des opinions eſt grand, plus chaque individu doit craindre de mettre en avant de faux principes; oui, tout honnête homme doit redouter de faire pencher la balance d'un ou d'autre côté: réfléchiſſons long-tems, avant de chercher des proſélytes; il y a tant de gens foibles! mal inſtruits! inſoucians ſur une cauſe auſſi grande! craignons de les égarer avec nous. Certes, je ſuis convaincu, comme le plus petit nombre, que la monarchie dans toute ſa pureté, eſt le ſeul gouvernement qui puiſſe convenir à ce pays-ci; qu'une légiſlature raſſemblée tous les trois ans, eût ſuffi pour voter les impôts, pour arrêter les progrès du pouvoir arbitraire; qu'il faut rendre en entier le pouvoir exécutif au roi, le laiſſer le maître abſolu de l'ar-

mée, ſur-tout depuis que tous les citoyens étant armés, peuvent, d'un moment à l'autre, préſenter une réſiſtance énergique au retour du deſpotiſme.

Je crois de plus, que ſi l'aſſemblée reſte permanente, deux chambres deviennent inévitables, par l'eſſence même de la monarchie; que quelque néceſſité que l'on trouve à raſſembler une autre légiſlature, il faut que celle-ci finiſſe la conſtitution; qu'en un mot, ſi le roi avoit employé d'autres formes dans ſa ſéance du 23, il avoit accordé & cédé à la nation tout ce qu'elle pouvoit déſirer pour le bonheur de tous.... Telle eſt mon opinion; mais queſt-ce qui peut m'aſſurer que je ne me trompe pas? j'écoute, je diſcute avec attention, avec intérêt, les avis oppoſés aux miens; que l'on me prouve que je m'égare, que l'on parvienne à me convaincre, à l'inſtant, je ſacrifie mon opinion; c'eſt de bonne foi que je le jure; puiſſent tous mes concitoyens en dire de même, & le penſer *ſincerement*.

---

De l'Imprimerie de VEZARD & LE NORMANT, rue des Prêtres Saint Germain-l'Auxerrois. 1790.